

Cyrille Putman
BILAN PROVISOIRE

Calmann-Lévy, 2007
ISBN 978-2-7021-3754-3

À France, à Alexandre, et à Svetlana Alexievitch.

1

Dans l'ambulance, la radio, modèle soviétique, grésillait en noir et blanc d'inaudibles conseils proches de la version punk de *My Way*, loin d'un message de la Sécurité civile. Vitalyï Postovoï, transbahuté en urgence à l'hôpital de Pripiat, à quarante kilomètres de là, était secoué comme un prunier. Niveau cinq sur l'échelle ouverte de Richter. Les portes des petits rangements, attaqués par la rouille et disposés de part et d'autre du brancard, claquaient, leurs charnières couinaient sur chaque bosse dans un bruit assourdissant. Un atroce sentiment de mort planait dans l'habitacle, on avait dépassé la vie. Au cœur de l'horreur. Ballotté sur des routes d'un autre âge, entre la voie romaine et le macadam délabré de Greenwich Village au milieu des seventies, il dépérissait, pas vraiment conscient de ce qu'il venait de vivre. Un cauchemar tout éveillé. Son état physique effrayait les deux pauvres ambulanciers, fraîchement diplômés, parachutés dans ce bourbier. L'un tenait ce qu'il lui restait de main, l'autre se giflait pour ne pas s'évanouir. La peau des bras de Vitalyï partait en lambeaux. Ses yeux étaient injectés de sang. Son corps avait littéralement fondu par endroits. Il était couvert de trous, de vrais trous. Le césium 137 tranchait dans le vif. Même les peintres actionnistes viennois des années 70 n'auraient pu imaginer une telle représentation du corps humain. Francis Bacon déguisé en enfant de chœur.

Arrivé à l'entrée de la ville, papa Postovoï, plus qu'amoiché, fut pris d'atroces convulsions, assorties de vomissements tenaces. Ses yeux suintaient, ses oreilles pendaient, arrachées par le blaste, ne tenant qu'à un fil. Ses veines subissaient une surpression cardiaque infernale, carrément boursoufflées, bordeaux foncé, du jamais-vu. L'infirmier se débattait pour essayer d'ouvrir la petite fenêtre coulissante de l'engin afin de respirer. Passé les grilles de l'hôpital n° 6, son tombeau roulant, exténué, cabossé, rongé, avançait, hoquetant vers le pavillon des urgences dans un barouf métallique. En accédant à l'arrière du véhicule, ces gardiens du serment d'Hippocrate croyaient halluciner, hébétés par l'état de leur premier client. Mécaniquement, ils déverrouillèrent le brancard dont le chrome était piqué. Une infirmière recouvrit son corps d'un drap pour ne pas effrayer les autres patients déambulant dans le hall. Une autre hurla après le peu qu'elle avait vu. À peine passé l'entrée, en attendant devant un improbable monte-charge, une troisième infirmière, dans l'urgence, commença à lui recoudre l'oreille. « Une question de dignité », pensat-elle. Quelques minutes après la pose d'une perfusion, son cœur sembla reprendre un rythme plus humain. Un aréopage, composé de médecins et d'infirmiers en blouses blanches, impeccables, prêts à bondir, s'agitait. Ils prirent connaissance de leurs premières victimes, un traitement à base de lait boosterait l'affaire, pensaient-ils. Les médecins mentaient ouvertement en disant que les victimes avaient été empoisonnées aux gaz. Les radiations n'étaient pas inscrites à l'ordre du jour. Elles mourraient toutes en quatorze jours, avec ou sans greffe de moelle osseuse. On ne saurait pas combien.

Une grande et belle femme, pommettes saillantes, assez James Bond girl, vint au chevet de Vitalyï. Devant son état calamiteux, elle ordonna son transfert immédiat. Il fut enfin installé dans une chambre pressurisée. Un cube blanc derrière un plastique transparent. Le tout fermé par des bandes Velcro. Tout un programme. On pouvait lui dispenser des soins de l'extérieur, sans pénétrer dans la pièce. Son corps, rouge-brun, était couvert d'ampoules. Il perdait ses cheveux par poignées. Il se vidait de l'intérieur. Personne au monde n'avait jamais vu un être humain dans cet état-là. Sauf peut-être à Hiroshima. Il crachouillait de petits morceaux de poumons et de foie, en

s'étouffant. L'infirmière n'osait le regarder, encore moins le toucher.

La famille Postovoï vivait à Sperigie, village situé à quelques encablures de la fameuse centrale de Tchernobyl, mère nourricière de la région. Célèbre pour eux, inconnue dans nos contrées jusqu'à ce 26 avril 1986. Le navire amiral s'imposait, remplissait avec brio sa mission de pompe à emplois régionale et réveillait la fierté nationale. L'inconscient collectif avait gardé une fascination illimitée pour tout ce qui touchait à la physique, une sorte de noblesse du savoir. Le syndrome Sakharov. L'ascenseur social. Un mélange de résistance et de Culture avec un grand C. Vitalyi et son adjoint Léonid, un vieux copain de trente ans, se trouvaient de garde ce soir-là. Toute leur vie ces deux costauds avaient dégusté. Ils s'étaient retrouvés dans un camp de travail au début de leur carrière : déjà des fortes têtes dont le régime voulait redresser les idées. Morts de faim, une vraie complicité était née entre ces deux gaillards. La passion du jeu avait littéralement soudé leur destin. Même leurs propres femmes n'en pouvaient plus. Passer toujours après les cartes finissait par devenir vexant, voire humiliant.

Leur travail de pompier à la centrale reposait principalement sur la surveillance de quelques écrans de contrôle, ce qui leur laissait le temps d'assouvir leur passion pendant des heures. Surtout quand tout allait bien, et tout allait toujours bien. Ils s'étaient bricolé une table avec du bois de récup sur laquelle ils tapaient le carton. Le ronron quotidien, noyé dans la vodka, baignait dans une ambiance de déresponsabilisation générale. Petit à petit, ils perdirent tout sens du réel et du risque. Lancés dans une énième partie enflammée, les gars n'y virent que du feu quand la nuit fut déchirée par une série d'explosions, vers une heure vingt du matin. Elles firent voler une dalle cent pour cent béton de deux mille tonnes comme une vulgaire feuille de papier. Le réacteur RBMK n° 4 placé dessous fondit telle une vieille bougie. Un cataclysme hors norme. Les pompiers n'attendirent pas qu'on leur téléphone. La nuit s'était illuminée. Il ne manquait que le champignon digne de ce nom. Un minitremblement de terre. Le professeur Alexandroff, vénérable académicien, avait dit un jour : « Les RBMK ne sont pas plus dangereux qu'un samovar. Nous devrions en installer un sur la place Rouge. » Les vitres des maisons furent pulvérisées. La salle de garde en forme de cockpit de 747 fut soufflée d'un trait. On retrouva les deux hommes en piteux état, criblés d'éclats de verre et de divers matériaux. Une sculpture d'art primitif en bois incrustée de pierres et de cuivre. Léonid fut coulé dans le béton. Là. Direct. Retour à la case départ, sous la terre de ses aïeux. Sur ce qu'il restait du sol, on pouvait encore distinguer un roi de pique rouge et un valet de carreau noir, irradiés.